

Le Prince (Machiavel)

" *Auteur des plus perspicaces* " (Spinoza), " *ce grand homme* " (Montesquieu), " *profond politique* " (Rousseau), " *une tête vraiment politique et marquée par le plus noble et le plus vaste des esprits.* " (Hegel), " *maître* " (Marx)*.

Machiavel a fait l'objet d'innombrables « commentaires » (interprétations) fort contrastés. Il est vrai que ni la matière ni la méthode du *Prince* ne sont déterminées de manière univoque, ce dernier oscillant entre le plus plat des empirismes ou réalismes et un idéalisme conséquent. Rien d'étonnant qu'il ait été applaudi et honni par des politiques diamétralement opposés, chacun pouvant croire y « retrouver » sans grande difficulté sa thèse et/ou ses présupposés. Adressé à un prince réel, " Au Magnifique Laurent [II] de Médicis ", l'ouvrage entend lui apprendre (enseigner) l'art de gouverner, estimant que celui-ci, n'étant point connu de tous, nécessite une théorie qui l'éclaire.

" Discourir du gouvernement des princes et en donner les règles " (Dédicace).

Il partage le postulat de toutes les philosophies politiques : pas de pratique politique possible sans une connaissance préalable de ses lois ou des " vrais principes du gouvernement " ¹. Mais pour que ceux-ci bénéficient réellement de ce statut : règles universellement valables et applicables par toutes les politiques, et ne se réduisent pas à des desiderata propres à des individus particuliers, encore faut-il qu'elles s'appuient sur un concept adéquat de l'humaine nature. Autrement on se condamne à l'inefficacité, autant dire à une politique imaginaire ou vide.

" Mais étant mon intention d'écrire choses profitables à ceux qui les entendent, il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que son imagination." (chap. XV)

Bref le penseur florentin se propose d'élaborer une doctrine politique libre, non asservie à des illusions ou des présupposés éthiques ou religieux qui ne conviennent qu'à "la politique des anges" : " la théorie d'une politique sans Dieu, sans providence, sans religion " (E. Quinet²).

Libre en effet à certains d'imaginer une politique propre ou pure, dénuée de tout mal (mensonge, trahison, violence), adaptée à une société vertueuse, mais les sociétés réelles ne correspondant aucunement à ce portrait idyllique, les hommes n'étant point d'emblée ce qu'ils devraient être, sinon le problème politique serait par avance résolu, ceux qui pratiqueraient une telle politique courraient droit à l'échec.

" Mais il y a si loin de la sorte qu'on vit à celle selon laquelle on devrait vivre, que celui qui laissera ce qui se fait pour cela qui se devrait faire, il apprend plutôt à se perdre qu'à se conserver ; car qui veut faire entièrement profession d'homme de bien, il ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons." (ibidem)

Sans compter avec la perte à laquelle ils conduiraient la société qu'ils ambitionnent de diriger.

Un politique conséquent, soucieux de la réussite de son entreprise, ne se laissera pas arrêter par des considérations morales et si celle-là l'impose, il transgressera celles-ci.

" Aussi il est nécessaire au prince qui se veut conserver, qu'il apprenne à pouvoir n'être pas bon, et d'en user ou n'user pas selon la nécessité." (ibidem)

Il s'inspirera "de très grands exemples...des grands hommes" (VI) ou de "modèles" (VII), tel celui de César Borgia qui, grâce à ses méthodes très rudes et sans scrupules, a su pacifier la Romagne.

" César Borgia fut estimé cruel : toutefois sa cruauté a réformé toute la Romagne, l'a unie et réduite à la paix et fidélité. Ce que bien considéré, il se trouvera avoir été beaucoup plus pitoyable que le peuple florentin qui, pour éviter le nom de cruauté, laissa détruire Pistoia." (chap. XVII)

La référence à ce personnage est d'ailleurs une constante chez Machiavel :

" Le duc de Valentinois, dont j'imiterais toujours la conduite, si je devenais prince." ³

Pour choquantes que paraissent ces propositions et les exemples qui les étayent, elles forment le strict corollaire d'une politique qui n'entend pas se payer de mots mais veut vraiment voir sa Cause triompher et qui, pour ce faire, accepte de se placer à hauteur de l'humanité.

* Spinoza, *T.P.* V. § 7 et X. § 1 ; Montesquieu, *E.L.* VI. 5 ; Rousseau, *C.S.* III. 6. (a) et Marx, à *Engels* 25/09/1857

¹ *Discours sur les dix premiers livres de l'Histoire de Tite-Live* I. XXIV.

² *Les Révol. d'Italie* II. IV. 1. ; cf. Marx, *Liberté presse*, K.Z. n° 179 (1842) in Œuv. III Philo. p. 219 (Pléiade)

³ *Lettre à F. Vettori* 31 janv. 1515

L'Art politique ne se situe ni trop bas, dans la nature, où il n'existe même pas, ni trop haut, là où ce dernier n'aurait plus de raison d'être. Tout en visant un objectif purement humain, un politicien qui se respecte se servira, en cas de besoin, de procédés « inhumains ».

" Il faut donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force : la première sorte est propre aux hommes, la seconde propre aux bêtes ; mais comme la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde. Ce pourquoi il est nécessaire au prince de savoir bien pratiquer la bête et l'homme." (XVIII)

De la bête, il " doit choisir le renard [la ruse] et le lion [la force] ", et surtout le premier -car " ceux qui veulent faire les lions, ils n'y entendent rien "-, le plus courant et efficace en la matière. En temps normal la politique n'est-elle pas foncièrement une affaire de *stratégie* ou de *stratagèmes* plutôt que d'antagonisme/affrontement direct, dont le sort demeure toujours coûteux et incertain ? En d'autres termes, à la colère ou la violence d'Achille, elle préférera le détour ou la ruse d'Ulysse. L'homme politique saura donc *ruser* et n'hésitera pas à trahir sa parole, n'étant point tenu à " garder sa foi si cette servance lui tourne à rebours ", d'autant que ses adversaires ne se gêneraient nullement pour le faire.

" D'autant que si les hommes étaient tous gens de bien, mon précepte serait nul, mais comme ils sont méchants et qu'ils ne te la garderaient pas, toi non plus tu n'a pas à la leur garder." (ibidem)

Plus généralement il *jouera* davantage sur les apparences (semblants) que sur une réalité douteuse⁴.

Sauf à parier sur une chimérique bonté naturelle de l'homme -mais dans cette hypothèse la question politique ne se poserait même pas-, le Prince postulera que ceux qu'il gouverne sont des êtres « faibles », toujours enclins à faillir, et que, pour les diriger, " les bons conseils " ne suffisent pas, s'ils ne s'accompagnent de la coercition.

" Car les hommes toujours se découvrent à la fin méchants, s'ils ne sont par nécessité contraints d'être bons." (chap. XXIII)⁵

" La sagesse du prince " ne se fondera pas sur la seule Loi, mais admettra que l'imposition de celle-ci passe par un moment de contrainte, selon le raccourci de Fichte :

" Le principe fondamental de la politique machiavélique et qui -nous l'ajoutons sans honte- est aussi la nôtre, ainsi qu'à notre avis le principe de toute théorie cohérente de l'État, est contenu dans ces paroles de Machiavel (*Discours*, Livre I, chap. 3) : « Quiconque fonde une république (ou en général un État) et lui donne des lois, doit présupposer que tous les hommes sont méchants, et que sans aucune exception ils donneront libre cours à leur méchanceté intérieure dès qu'ilstrouveront pour cela une occasion sûre. »⁶

Entendons bien ce principe : il ne s'agit pas d'affirmer que l'humanité se limite à la méchanceté, -auquel cas on ne comprendrait rien à l'institution des lois-, ni, en conséquence, que la violence soit l'unique instrument du politique, mais, et c'est déjà énorme, qu'elle lui est indispensable et qu'il appartient à ce dernier d'en user à bon escient, selon la conjoncture et les possibilités. Par temps ordinaire par contre, il ne s'appuiera que sur des forces de l'ordre légales voire morales, et non plus sur la pure violence, conformément à l'essence institutionnelle de toute politique.

" Un geste d'humanité et de charité a parfois plus d'emprise sur l'esprit de l'homme qu'une action marquée du sceau de la violence et de la cruauté ".

Et comme la conjoncture est aléatoire - " parce que le temps chasse devant lui toutes choses " (III)-, nulle situation ne s'identifie à une autre en " cette matière, car elle change selon le sujet " (XX) - " les choses de ce monde n'ayant point la stabilité en partage " ⁷ -, il se prêtera à tout, y compris en imitant " les caractéristiques du tyran et les artifices dont il use pour préserver son pouvoir " (Aristote). Hostile à la politique d'assimilation des Perses, menée pourtant par son élève Alexandre, le Stagirite n'aurait-il pas exhorté ce dernier à la déportation massive des populations perses et à leur anéantissement par la faim ⁸ ?

" Et il faut noter qu'un prince, surtout quand il est nouveau, il ne peut bonnement observer toutes ces conditions par lesquelles on est estimé homme de bien ; car il est souvent contraint, pour maintenir ses États, d'agir contre sa parole, contre la charité, contre l'humanité, contre la religion. Ce pourquoi il faut qu'il ait l'entendement prêt à tourner selon que les vents de fortune et variation des choses lui commandent, et, comme j'ai déjà dit, ne s'éloigner pas du bien, s'il peut, mais savoir entrer au mal, s'il y a nécessité. "

⁴ vide B. Gracián, *Le Héros*

⁵ cf. égal. *Discours sur les dix premiers livres de l'Histoire de Tite-Live* I. III.

⁶ *Sur Machiavel écrivain* in Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques de 1806-1807 pp. 55-57

⁷ *Histoire de Florence*

⁸ *Pol.* V. 11. 1314 a 13 et *Lettre à Alexandre* ; vide Plutarque, et Strabon,

Qu'est-ce qui garantit néanmoins qu'il s'agit d'une nécessité et non du simple caprice d'un tyran ? Faute de valorisation a priori des actes, on ne jugera une politique qu'a posteriori, à ses effets. Selon qu'elle a réussi ou échoué après coup, elle sera qualifiée de bonne ou mauvaise et les moyens utilisés de légitimes ou non.

"Et pour les actions de tous les hommes et spécialement des princes (car là on n'en peut appeler à autre juge), on regarde quel a été le succès. Qu'un prince donc se propose pour son but de vaincre et de maintenir l'État : les moyens seront toujours estimés honorables et loués de chacun ; car le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient ; or, en ce monde il n'y a que le vulgaire ; et le petit nombre ne compte point, quand le grand nombre a de quoi s'appuyer." (XVIII)⁹

Mais la réussite n'étant jamais assurée, vu la variabilité des circonstances, l'homme politique s'adaptera à ces dernières, non pas en suivant servilement le cours mais en tâchant d'en tirer le profit maximum, en choisissant le moindre mal, en tout cas celui qui apparaît tel. Pour cela il fera preuve à la fois de *prudence*, qualité politique essentielle/fondamentale/majeure - " la sagesse politique et la prudence sont une seule et même disposition " (Aristote¹⁰) - et de " *virtù* ", c'est-à-dire d'énergie virile, de la capacité de prendre une décision ou de trancher, sachant que nulle n'est certaine, et d'en assumer les conséquences.

"Or, que nul seigneur ne pense pouvoir jamais choisir un parti qui soit sûr, qu'il estime plutôt qu'il faut qu'il les prenne tous incertains : car l'ordre des choses humaines est tel que jamais on ne peut fuir un inconvénient sinon pour en encourir un autre. Toutefois la prudence gît à savoir connaître la qualité de ces inconvénients et choisir le moindre pour bon.

Outre ces choses, un prince doit montrer qu'il aime la *virtù* " (chap. XXII).

Au total on résumera le «machiavélisme» par "le principe connu : la fin justifie les moyens", principe somme toute "trivial", dans la mesure où il se contente de rappeler qu'un moyen n'est qu'un moyen et n'a pas de vérité en soi, indépendamment du but qu'il sert.

" La vérité d'un moyen consiste dans son adéquation au but." (Hegel¹¹)

Il s'agit, à proprement parler, d'" un truisme " (E. Weil¹²) que nul n'ignore, sous peine de se contredire et de ne rien vouloir du tout : " Qui veut la fin veut aussi les moyens " (Rousseau). Kant l'énonce également, tout en le réservant aux "impératifs de l'HABILETÉ" ou "*techniques*".

" Qui veut la fin veut aussi (en tant que la raison a sur ses actions une influence décisive) les moyens d'y arriver qui sont indispensablement nécessaires, et qui sont en son pouvoir."¹³

Le caractère tautologique de cette affirmation ne doit pas cependant masquer le problème qu'elle soulève, dès lors qu'on l'applique à la politique.

Si, en celle-ci, c'est la fin qui ordonne, encore faut-il qu'elle soit elle-même juste/justifiée, sinon la politique ne différerait guère d'une technique quelconque, et, tolérant tout, s'identifierait grossièrement à "l'Art de tromper les hommes" (d'Alembert), soit à la tyrannie pure et simple. D'aucuns ont cru pouvoir retenir cette leçon de Machiavel, généralement en la rejetant.

" Espèce de politique détestable qu'on peut rendre en deux mots par l'art de tyranniser." (Diderot)

Dans une lettre à une princesse déchue, Descartes s'était insurgé contre ce qu'il considérait comme " des préceptes très tyranniques ", Kant fera quasi de même, en assimilant avec Achenwall " le machiavélisme " au " Hobbesianisme "¹⁴ et le futur Frédéric II, Roi-philosophe, a commis un *Anti-Machiavel* dont se gaussera Hegel, vu l'action et les manigances ultérieures du dit monarque.

" Souvent on a rejeté ce livre avec horreur en prétendant qu'il était rempli des maximes de la tyrannie la plus cruelle "¹⁵.

Parfois certains, adversaires politiques pourtant tels Mussolini et Gramsci, l'ont approuvée¹⁶. Tous deux ont-ils cependant parcouru entièrement *Le Prince* ? Il est permis d'en douter.

⁹ cf. égal. *Discours sur les dix premiers livres de l'Histoire de Tite-Live* I., à propos du crime de Romulus

¹⁰ *É.N.* VI. 8. 1141 b 24

¹¹ *Ph.D.* § 140 R. d. et *Droit naturel* chap. IV. p. 179

¹² *Machiavel aujourd'hui* in *Essais et Conférences* II p. 209

¹³ Rousseau, *C.S.* II. 5. et Kant, *F.M.M.* 2è sec. pp. 44-46

¹⁴ D'Alemb., *Did.*, art. *Mach.* in *Encycl.* ; Desc., *Let. Élis.* 09/1646 et Kant, *Com. Achenwall* § 206, A.K. XIX cf. M. Joly, *Dials enfers Machiavel et Montesquieu* et R. Aron, *Machiavel et les tyrans. mods.* 1ère p. 1. pp. 61 et 76

¹⁵ *Ph.H.* 4è partie 2è sec. chap. III. p. 310

¹⁶ cf. Mussolini, *Prélude à Machiavel* et Gramsci, *Note sur Machiavel, sa politique et son état moderne* cf. égal. L. Althusser, *Machiavel et nous* in *Écrits philo. et politiques* t. II et *Solitude de Machiavel* 14. et J. Derrida, *Séminaire La bête et le souverain* vol. I

Pour être correctement interprété, l'ouvrage doit en effet être lu rétroactivement, à partir du chapitre final, *Exhortation à prendre l'Italie et la délivrer des Barbares*. Seule la fin qu'il y assigne au Responsable politique, donne un vrai sens aux leçons qu'il s'autorise à lui délivrer. Or que signifie précisément l'exhortation en question ? Divisée à l'intérieur d'elle-même et enjeu de multiples convoitises barbares (étrangères), françaises, espagnoles et germaniques, l'Italie n'existait pas à l'époque en tant qu'État unifié et était le théâtre de guerres constantes.

Le propos du livre est donc clair : (re)constituer l'unité de la société italienne, sous l'égide d'un pouvoir italien, ce qui consonne parfaitement avec le but de la politique en général : l'Auto-nomie, c'est-à-dire la Loi commune (Égalité), édictée par Soi (Liberté universelle). Son auteur a toujours été partisan de " la république " contre " la tyrannie ... [ou] la terreur ", la première uniquement méritant le nom d'" un bon gouvernement " et allait jusqu'à écrire que " la multitude est plus sage et plus constante qu'un prince "¹⁷.

Mais un objectif n'est rien sans sa mise en œuvre/réalisation qui seule lui donne consistance. Qui souhaite réellement la libération de son pays d'une mainmise étrangère, quelle qu'elle soit, doit s'en donner concrètement (effectivement) les moyens, à commencer par une résistance armée et énergique contre les occupants.

" Les principes fondamentaux qu'aient tous les États, tant nouveaux qu'anciens ou mixtes, sont les bonnes lois et les bonnes armes " (chap. XII).

Dans un monde pacifié, la guerre ne s'imposerait pas, mais notre planète étant ce qu'elle est, déchirée par des conflits, refuser d'employer les armes contre une agression, contreviendrait au dessein que l'on s'est fixé, en faisant le jeu des agresseurs ou conquérants : il est donc inutile voire «immoral» de condamner in abstracto la guerre, celle-ci est absolument "commune" (Héraclite¹⁸) et a parfaitement sa raison d'être et/ou sa légitimité dans des cas déterminés.

" Ce n'est pas la violence qui répare, mais la violence qui détruit qu'il faut condamner. (...) Ici est grande la justice : «La guerre est juste pour ceux à qui elle est nécessaire, et les armes sont saintes dès qu'il n'est plus d'espoir ailleurs qu'en elles.»"¹⁹

Qu'est d'autre au demeurant la guerre sinon un des moyens de la politique ?

" La guerre n'est qu'une simple continuation de la politique avec d'autres moyens." (Clausewitz)

Son bien ou mal fondé ne saurait se décréter a priori mais se mesure à l'aune de la politique qu'elle défend ou soutient.

" La guerre ne peut pas suivre ses propres lois, mais doit être regardée comme partie d'un autre tout et ce tout est la politique." (idem²⁰)

Cela vaut même pour la guerre la plus atroce ou extrême : sans " la découverte [et l'usage] de la poudre à canon " l'Europe ne serait-elle pas tombée sous le joug " des Ottomans " (Leibniz²¹) ? Et que dire du rôle de la bombe atomique, sinon que par la dissuasion qu'elle entraîne ou la terreur qu'elle induit, elle garantit plus sûrement la paix que n'importe quel traité ou une Union, jamais à l'abri de voler en éclats, vu les intérêts divergents qu'elle peine à masquer ?

" Si vis pacem, para bellum."

Le silence (provisoire ?) des armes dont nous jouissons partiellement aujourd'hui sur notre continent n'a pas d'autre raison fondamentale.

Le «terrorisme» inter ou intra étatique, parfois/toujours utilisé tant par les forts que par les faibles, et si décrié toutefois de nos jours par de nobles âmes, trop naïves pour ne pas être suspectes, trouve là en tout cas une bonne partie de son explication, voire justification et/ou légitimité.

¹⁷ *Discours sur les dix premiers livres de l'Histoire de Tite-Live* I. X. et LVIII

¹⁸ *Frag.* 80

¹⁹ *Discours* I. IX. - Tite-Live, *Histoire de Rome* IX. I. in *Le Prince*, chap. XXVI. ; cf. Hegel, *C.A.* 2è partie 8. p.117

²⁰ *De la guerre* II. 24. et VIII. 6 B ; cf. égal. Fichte, *La théorie de l'État*, II^e p. *De l'idée d'une guerre légitime* ; Sun-Tsu et Machiavel, *L'Art de la Guerre*

²¹ *D.T.M.C.A.I.* Gerhardt t. VII. p. 175

Plus radicalement, c'est la morale ou la conscience subjective individuelle qui doit plier devant la politique ou la conscience collective, et non l'inverse, la société primant l'individu.

"Quand il s'agit du salut de la patrie, il ne doit être tenu compte ni de justice ni d'injustice, ni de pitié ni de cruauté, ni de louanges ni d'opprobres ; mais, laissant de côté toute autre considération, il faut que la patrie soit sauvée avec gloire ou avec ignominie."²²

Au bout du compte il n'est nullement question de faire l'apologie de la guerre, de la ruse ou de la tromperie pour elles-mêmes, mais de rappeler une « évidence » trop souvent occultée : une fin, lorsqu'elle est juste (légitime), n'a pas le droit d'ignorer ses conditions de possibilité, soit de méconnaître le monde dans lequel elle a à se réaliser.

" Le but que Machiavel propose, à savoir d'élever l'Italie au rang d'État, se trouve déjà méconnu par tous les gens aveugles qui ne voient dans l'œuvre de cet auteur qu'une justification de la tyrannie et un miroir doré pour un despote ambitieux. Mais même lorsque ce but est reconnu, alors ce sont les moyens, dit-on, qui sont détestables, et là, la morale a tout le loisir de débiter ses platitudes, par exemple, que la fin ne justifie pas les moyens, etc. Or il ne saurait être question ici du choix des moyens : on ne guérit pas des membres gangrenés avec de l'eau de lavande ; un état où le poison et l'assassinat sont devenus des armes courantes n'admet que des remèdes énergiques ; après un temps de corruption, la vie ne peut être réorganisée que par la force et la contrainte." (Hegel) Tel est le " sens profond ... [du] *Prince* de Machiavel " (idem²³).

Loin de former un bréviaire pour les tyrans, son livre s'adresse à tous les progressistes réels. "En feignant de donner des leçons aux rois, il en a donné de grandes aux peuples. Le *Prince* de Machiavel est le livre des républicains (a) (a) ... ce profond politique n'a eu jusqu'ici que des lecteurs superficiels ou corrompus..." (Rousseau)

Réconciliant morale et politique, il montre leur inséparabilité, la première seule équivalant à une exigence vide et la seconde à une pratique vidée de tout sens humain.

" Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale n'entendront jamais rien à aucune des deux." (idem²⁴)

Pour le dire mieux, il jette les bases " d'une philosophie politique « réaliste » " (L. Strauss²⁵).

Les grands politiques ne s'y sont point trompés, en se réclamant de lui.

" Tacite a fait des romans, Gibbons est un clabaudeur ; Machiavel est le seul livre qu'on puisse lire." (Napoléon²⁶)

Il n'est pas d'œuvre historique digne de ce nom, c'est-à-dire ayant contribué à la libération ou progression des hommes, qui ne s'inspire de ses principes. Nulle ne s'est en effet accomplie sans lutte violente contre le droit, lui-même violent, qui prévalait alors.

" Et, en effet, la force est l'accoucheuse de toute vieille société en travail. (...) *Les révolutions sont les locomotives de l'histoire.*" (Marx²⁷)

En matière d'illustrations, l'Histoire n'offre que l'embaras de choix.

Le peuple français vivrait encore sous l'Ancien Régime, celui des privilèges, sans la Révolution et son complément incontournable, la Terreur.

" Toutes ces choses-là étaient illégales, aussi illégales que la Révolution, que la chute du trône ou de la Bastille, aussi illégales que la liberté elle-même. On ne peut vouloir une révolution sans révolution." (Robespierre²⁸)

L'unité allemande eût été inconcevable sans la détermination et la poigne d'un Bismarck qui n'entendait pas voir son projet légitime, freiné par des considérations légales de l'époque et a su opposer aux diktats (lois) de ses opposants, une «dictature» ou contre-force supérieure : " La force prime le droit."²⁹

Enfin la société russe ne serait jamais sortie de l'oppression tsariste et de son arriération séculaire, sans la volonté de fer de ceux qui furent à la tête de sa Révolution et en ont consolidé les acquis, envers et contre tous, quitte à en rabattre sur ses idéaux et à retourner contre ses ennemis leurs propres instruments, manœuvres, méthodes ou (police secrète, déportation, bagne etc.).

²² *Discours* III. XLI.

²³ *La constit. de l'Allemagne* 2è partie 8. in *Écrits politiques* p. 118 et *Realphilosophie*, Ph.E. (1805) III. p. 90

²⁴ *C.S.* III. 6. et *Émile* L. 4^e p. 306 ; cf. égal. A. Comte, *C.P.P.* 60^e L. p. 536

²⁵ *Droit naturel et Histoire* V. A. p. 193 ; cf. égal. *Pensées sur Machiavel*

²⁶ in De Pradt, *Ambassade de Varsovie* 1804

²⁷ *Le Capital* L. I. 8^e sec. chap. XXXI. p. 193 - *Les Luttes de classes en France* 1848-1850 III. p.110

²⁸ *Discours* 25 oct. 1793

²⁹ condensé par un député d'une formule de Bismarck

Gouverne-t-on autrement qu'avec les moyens de son époque et en tenant compte du niveau économique, politique ou culturel alors atteint ?

" La politique c'est la politique, les enfants de chœur n'ont rien à y faire." (Staline³⁰)

Quel politique cohérent (« sincère ») ne souscrirait pratiquement ou théoriquement à cet axiome ?

Que ce faisant, tous trois, Robespierre, Bismarck, Staline, et d'autres, aient également assouvi leur ambition personnelle ou volonté de puissance est certain et aisé à démontrer ou établir. Mais le leur reprocher et dévaloriser leur œuvre à cause de cela, reviendrait à condamner toute l'Histoire, rien ne s'y étant accompli, sans " l'intérêt " ou la « passion » de ses auteurs. Réclamer qu'ils soient totalement désintéressés équivaudrait à vouloir qu'ils ne fassent rien.

" Rien de grand n'a été accompli sans passion ni ne peut être accompli sans elle. C'est seulement une moralité morte, voire trop souvent hypocrite, qui se déchaîne contre la forme en tant que telle de la passion." (Hegel)

Sauf à sombrer dans " la psychologie des maîtres d'école ", des " valets de chambre " ou " des politiciens de café " on n'appréciera pas la valeur d'un acte historique à l'aune de ses mobiles subjectifs présumés mais à l'intérêt général qu'il incarne ou non et qui autorise quelques injustices.

" Pourtant il est fort possible que l'individu subisse une injustice -mais cela ne concerne pas l'histoire universelle et son progrès, dont les individus ne sont que les serviteurs, les instruments." (idem)

Il n'y a et ne saurait y avoir de politique pure ou propre chez les hommes.

" Toutes les passions, l'appétit de dominer, la cupidité, la fourberie, la violence, la rapine, le meurtre, l'envie, la haine, tous ces vices de la grossièreté ... appartiennent de même au pouvoir politique." (idem³¹)

Libre à certains de dénigrer un tel point de vue, arguant d'une contradiction intenable, et de vitupérer contre la pensée de l'auteur florentin, en l'assimilant à l'amoralisme ou au cynisme :

" L'opinion selon laquelle la fin sanctifie les moyens est une expression relativement parfaite de l'immoralisme." (Strauss³²)

Mais on leur fera remarquer que le paradoxe qu'ils dénoncent est consubstantiel à l'action politique et qu'à vouloir l'éviter à tout prix, en refusant de se salir les mains, ils renforcent la *saleté* existante.

Machiavel aura sempiternellement l'avantage d'être conséquent.

" Il y a une manière de désavouer Machiavel qui est machiavélique, c'est la pieuse ruse de ceux qui dirigent leurs yeux et les nôtres vers le ciel des principes pour les détourner de ce qu'ils font. Et il y a une manière de louer Machiavel qui est tout le contraire du machiavélisme puisqu'elle honore dans son œuvre une contribution à la clarté politique." (Merleau-Ponty)

A l'angélisme pervers et paralysant d'un Camus (*Les Justes*) ou Koestler (*Le zéro et l'infini*), on préférera le « réalisme » -mais ne faudrait-il pas plutôt le qualifier d'« idéalisme » ? - conséquent de Sartre (*Le Diable et le bon Dieu* et *Les mains sales*) ou de Merleau-Ponty :

" Nous n'avons pas le choix entre la pureté et la violence, mais entre différentes sortes de violence. La violence est notre lot en tant que nous sommes incarnés. Il n'y a pas même de persuasion sans séduction, c'est-à-dire en dernière analyse, sans mépris. La violence est la situation commune à tous les régimes. La vie, la discussion et le choix politique n'ont lieu que sur ce fond. Ce qui compte et dont il faut discuter, ce n'est pas la violence, c'est son sens ou son avenir." (idem³³)

Les Anciens l'avaient plus que pressenti.

" Si le droit doit être violé, il doit l'être pour régner." (Euripide³⁴)

Les Modernes n'auront qu'à le vérifier.

" On ne peut point régner innocemment : la folie en est trop évidente." (Saint-Just³⁵)

J. Brafman

³⁰

³¹ E. III. §§ 474 R. et 475; R.H. II. 2. pp. 126-127; C.A. 2^e p. 7. p. 105; R.H. 1. p. 98 et H.Ph. Ph.M.A. p. 1051 ; cf. Phén. E. (BB) VI. C. c) t. 2 p. 195; R.H. I. p. 68; II. 2. pp. 108-109; Ph.D. § 124 R. ; E. II § 359 Add. p. 670; Kant, A.P.V.P. § 81 p. 1083 (O. ph. III) et E.M.T. p. 121 in É.C.E.

³² Sur le nihilisme allemand 7. in *Nihilisme et Politique* p. 57

³³ Note sur Machiavel, Conclusion in *Éloge de la philosophie et Humanisme et Terreur* 2^e partie, chap. I. ; cf. égal. G. Sorel, *Réflexions sur la violence*

³⁴ Les Phéniciennes v. 527-528 in Cicéron, *De Officiis* III. 21. 82

³⁵ Discours concernant le jugement de Louis XVI (13/11/1791) in O.C., Gall. / Folio Histoire p. 480 (2004)